

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Histoire \(Angleterre\)](#), [Histoire \(France\)](#), [Parcours politique](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Révolution française](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

[346. Paris, Samedi 18 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est associé à ce document

---

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

[13. Stafford House, Dimanche 23 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-07-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il faut pourtant que je vous parle un peu d'autre chose. [...] Quelle lettre, bon Dieu ! Un vrai pamphlet politique.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°  
26/33-36

## Information générales

Langue Français

Cote

- 43-44, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/128-139

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

7. Dimanche 16, Midi

Il faut pourtant que je vous parle un peu d'autre chose. L'Angleterre me préoccupe beaucoup. Je prends à ce qui la touche, un vif intérêt, bien plus vif depuis un mois. C'est un noble peuple moral de cœur et grand dans l'action. Il a su jusqu'ici respecter sans se courber, et s'élever sans rien abaisser. Qu'il ne change pas de caractère. Il en changera, s'il tombe sous l'empire des idées radicales. Je ne sais pas bien quelles réformes exige en Angleterre l'état nouveau de la société. Je crois qu'il en est d'indispensable, et qu'il y aurait folie à les contester obstinément. Je m'inquiète peu d'ailleurs des réformes, quelque difficiles qu'elles soient. C'est le métier des gouvernements de faire des choses difficiles et de s'adapter à la société ! Ce dont je m'inquiète c'est des idées et des passions au nom desquelles les réformes se feront. Si ce sont les idées radicales, les passions radicales, qu'on ne parle plus de réforme; c'est de révolution, c'est de destruction qu'il s'agit. Les idées radicales, les passions radicales c'est la souveraineté brutale du nombre, la haine jalouse des supériorités, la soif grossière des jouissances matérielles, l'orgueil aveugle des petits esprits ; c'est la collection de toutes les révoltes, de toutes les ambitions basses contenues en germe dans toute âme humaine et que l'organisation sociale a précisément pour objet d'y comprimer, d'y refouler incessamment. Ambitions, révoltes dont jamais un gouvernement, quelques réformes qu'il fasse ne doit arborer le drapeau, emprunter le langage, accepter l'impulsion ; car ce jour là, il n'est plus gouvernement ; il abdique sa situation légitime, nécessaire ; il parle d'en bas il est dans la foule, il marche à la queue. Et toutes les idées, tous les sentiments naturels, instinctifs, sur lesquels reposent la force morale du pouvoir et le maintien de la société, s'altèrent, se perdent ; et, spectateurs ou acteurs, les esprits se pervertissent, les imaginations s'égarent, les désirs désordonnés s'éveillent ; et un jour arrive où l'anarchie éclate comme la peste, où non seulement la société mais l'homme lui-même tombe en proie à une effroyable dissolution. Les Whigs, à coup sûr, ne veulent rien de tout cela et très probablement beaucoup de radicaux eux-mêmes n'y pensent point.

Mais tout cela fond des idées et des passions radicales ; tout cela montera peu à peu du fond à la surface, et se fera jour infailliblement si les idées et les passions radicales deviennent de plus en plus le drapeau et l'appui du pouvoir. Les Whigs,

en s'en servant, les méprisent ; les Whigs sont éclairés, modérés, raisonnables. Je le crois, j'en suis sûr. Et pourtant quand j'écoute attentivement leur langage, quand j'essaye d'aller découvrir au fond de leur pensée leur credo politique, je les trouve plus radicaux qu'ils ne s'imaginent, je trouve qu'ils prêtent foi, sans s'en bien rendre compte, aux théories radicales, qu'ils n'en mesurent pas du moins avec clarté et certitude, l'erreur et le danger. Leur modération semble tenir à leur situation supérieure, à leur expérience des affaires, plutôt qu'au fond même de leurs idées. Ils ne font pas tout ce que veulent les radicaux ; mais, même quand ils les refusent, ils ont souvent l'air de penser comme eux. Et c'est là ce qui m'inquiète, c'est sur cela que je voudrais les voir inquiets et vigilants eux-mêmes. Car il y a beaucoup de Whigs, et beaucoup de choses dans le parti Whig, que j'honore, que j'aime, que je crois très utiles, nécessaires même à l'Angleterre dans la crise où elle est entrée. J'ai un désir ardent qu'elle sorte bien de cette crise qu'elle en sorte sans bouleversement social, que son noble gouvernement, mis à cette rude épreuve s'y montre capable de se conserver en se modifiant, et de défendre la société moderne contre les malades qui la travaillent en réformant lui-même ses propres abus. Ce serait là, Madame, une belle œuvre, une œuvre de grand et salutaire exemple pour tous les peuples. Mais elle est difficile, très difficile ; et elle ne s'accomplira qu'autant que le venin des idées et des passions radicales, qui s'efforce de pénétrer dans le gouvernement en sera au contraire bien connu et bien combattu. Que Whigs et Tories se disputent ensuite le pouvoir, ou (ce qui serait plus sage) se rapprochent pour l'exercer ensemble, tout sera bon, pourvu que les vieilles dissidences, les vieilles rivalités, les aigreurs & les prétentions purement personnelles se laissent devant le danger commun.

Vous voyez Madame, que moi aussi j'ai mes utopies. Si vous étiez ici je vous les dirais. Vous êtes loin ; je vous les écris. Quelle différence ! vos lettres sont charmantes ; mais votre conversation c'est vos lettres plus vous.

Lundi 17. Dix heures du matin.

Je continue, Madame, seulement je reviens d'Angleterre en France. Vous m'avez quelques fois paru étonnée de l'ardeur des animosités politiques dont je suis l'objet. Laissez-moi vous expliquer comme je me l'explique à moi-même, sans détour et sans modestie. Je n'ai jamais été, avec mes adversaires violent, ni dur. A aucun je n'ai fait le moindre mal personnel. Avec aucun je n'ai eu aucune de ces querelles d'homme à homme qui rendent toute bonne relation impossible. Mais le parti révolutionnaire radical, qui s'appelle le parti libéral, avait toujours été traité, par ceux-là même qui le combattaient avec un secret respect. On le taxait, d'exagération, de précipitation ; on lui reprochait d'aller trop, loin trop vite. On ne lui contestait pas la vérité de ses Principes, la beauté de ses sentiments et l'excellence de leurs résultats quand le genre humain serait assez avancé pour les recevoir. Les partisans absolus de l'ancien régime étaient seuls, quant au fond des choses, ses antagonistes déclarés, et ceux-là, il ne s'en souciait guère. Le premier peut-être avec un peu de bruit du moins, j'ai attaqué le parti de front ; j'ai soutenu que presque toutes ses idées étaient fausses, ses passions mauvaises, qu'il manquait de lumières politiques, qu'il était aussi incapable de fonder les libertés publiques que de manier le pouvoir ; qu'il n'avait été et ne pouvait être qu'un artisan passager de démolition, que l'avenir ne lui appartenait point ; qu'il était déjà vieux, usé ne savait plus que nuire, et n'avait plus qu'à céder la place à des maîtres plus légitimes de la pensée et de la société humaine. C'était là bien plus que combattre le parti ; c'était le décrier. Je lui contestais bien plus que le pouvoir actuel ; je lui contestais tout droit au pouvoir. Je ne lui demandais pas d'ajourner son empire ; j'entreprenais de le détrôner à toujours.

La question entre le parti et moi, n'a peut-être jamais été posée aussi nettement que je le fais là. Mais il a très bien démêlé la portée de l'attaque. Il s'est senti blessé dans son amour propre menacé dans son avenir; et il m'en a voulu infiniment plus qu'à tous ceux qui demeureraient courbés sous son joug en désertant sa cause et le flattaient en le trahissant. Je ne parle pas des accidents que j'ai essuyés dans cette lutte, ni des rivalités où je me suis trouvé engagé. Ce sont là des causes d'animosité qui se rencontrent à peu près également dans la vie de tout homme politique. Mais s'il y en a une qui me soit particulière et vraiment personnelle, c'est celle que je viens de vous indiquer.

Croyez-moi Madame ; n'ayez nul regret, pour moi à cette situation. Sans doute elle m'a suscité et me suscitera peut-être encore des difficultés graves. Mais elle fait aussi ma force; elle fait s'il m'est permis de le dire, l'originalité et l'énergique vitalité de mon influence. Dans cette guerre raisonnée systématique, que je soutiens contre l'esprit révolutionnaire, les chances, j'en suis convaincu, sont pour moi comme le bon droit.

L'esprit révolutionnaire, nous menacera encore longtemps ; mais il nous menace en reculant, & l'avenir appartient à ceux qui le chasseront en donnant à la société nouvelle satisfaction et sécurité. Et puis vous savez bien que vous m'apprendrez tous les soins, toutes les douceurs par lesquelles on peut prévenir les animosités politiques, ou les atténuer quand elles existent déjà.

2 heures Quelle lettre, bon Dieu ! Un vrai pamphlet politique ! Mais aussi pourquoi m'avoir fait si rapidement contracter l'habitude, et bien plus encore le besoin de penser tout haut avec vous et sur toutes choses ? Pourquoi mon esprit va-t-il à vous des qu'il se met en mouvement ? Je sais bien le parce que de tous ces pourquoi ; mais je ne vous le dirai pas aujourd'hui. Et pourtant c'est ce qui me plairait le plus à vous dire. Mais c'est aussi ce qui m'entraînerait plus vite & plus loin que toute la politique du monde.

Adieu donc, Madame adieu, quoiqu'en vérité je ne vous aie rien dit aujourd'hui qui réponde à ce qui remplit et occupe réellement mon âme. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-07-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/884>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur43-44

Date précise de la lettreDimanche 16 juillet 1837

Heuremidi

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

## Références

États citésAngleterre

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

72015

par dans les  
carnes et bien  
autent en suite  
V de rapprochant  
trouver que le  
de rigueur de  
faiblesse devant

si j'ai mes  
lignes. Dans les  
l. vos lettres  
c'est vos lettres

du matin  
je reviens  
quelques fois  
surtout politiques  
vous l'explique  
me, dans

adversaires,  
fait le moindre  
si en aucune  
e qui rendent  
Mais le parti  
elle le parti  
par ceux-là

Il faut pourtant que je vous  
parle un peu d'autre chose. L'Angleterre me préoccupe  
beaucoup. Je pense, à ce qui la touche, un vif intérêt,  
bien plus vif depuis un mois. C'est un noble peuple,  
moral de cœur et grand dans l'action. Il a su  
jusqu'ici respecter l'autorité, et s'élever sans rien  
abaisser. Tout ne change pas de caractère. Il en  
changera s'il tombe sous l'empire des idées radicales.  
Je ne dois pas bien quelle réforme exige en  
Angleterre l'état nouveau. C'est la Société; je crois qu'il  
en est d'indispensable, et qu'il y aurait folie à le  
contester obstinément. Je m'inquiète peu d'ailleurs de  
réformes, quelque difficile, quelle soient. C'est le  
métier du gouvernement de faire des choses difficiles  
et de s'adapter à la Société. Ce dont je m'inquiète,  
c'est des idées et des passions au nom desquelles les  
réformes se font. Si ce sont les idées radicales,  
les passions radicales, qu'on ne parle plus de  
réforme; c'est de révolution, c'est de destruction qu'il  
s'agit. Les idées radicales, les passions radicales,  
c'est la souveraineté brutale du nombre, la haine  
jalouse de l'infériorité, la soif grossière de  
jouissances matérielles, l'orgueil aveugle des petits  
esprits; c'est la collection de toutes les révoltes, de

toutes les ambitions basses contenues en germe dans  
toute âme humaine, et que l'organisation sociale a  
précisément pour objet d'y comprimer, d'y refouler  
incessamment. Ambitions, révoltes donc jamais  
en gouvernement, quelques réformes qu'il fasse, ne  
doit ~~pas~~ arborer le drapeau, emprunter le langage,  
accepter l'impulsion; car si pour la, il n'est plus  
gouvernement, il abdique sa situation légitime,  
nécessaire; il parle d'un bas, il est dans la foule,  
il marche à la queue. Et toutes les idées, tous les  
sentiments naturels, instinctifs, sur lesquels reposent  
la force morale du pouvoir et le maintien de la  
société, s'altèrent, se perdent; et, spectateurs ou  
acteurs, les esprits se pervertissent, les imaginations  
s'égarant, les desirs désordonnés s'éveillent; et un  
jour arrive où l'anarchie éclate comme la peste,  
où non seulement la société, mais l'homme lui-même  
tombe en proie à une affrayante dissolution.

Les whigs, à coup sûr, ne veulent rien de tout  
cela, et très probablement beaucoup de radicaux  
eux-mêmes, n'y pensent point. Mais tout cela est au  
fond des idées et des passions radicales; tout cela  
montera peu à peu du fond à la surface et se  
fera jour infailliblement si les idées et les passions  
radicales, devenant de plus en plus le drapeau et  
l'appui du pouvoir. Les whigs, en s'en servant, les

enfreignent; les  
de la croix, j'en  
attentivement le  
d'honneur, au p  
je le trouve p  
trouve qu'il p  
aux théories s  
moins, avec les  
Leur modération  
leur explosion  
de leurs idées  
les radicaux;  
ont saisi le  
qui inquiète  
inquiète et vig  
de whigs, et l  
que j'honore, p  
nécessaire me  
est entré. Id  
celle voie qu  
que son noble g  
s'y montre cap  
et de défendre  
qui la travail  
abus. Le seroi  
œuvre de pro  
peuples. Mais  
de l'accomplir

surprenant, les libéraux sont éclairés, modérés, raisonnables.  
Et le croirais, j'en suis sûr. Et pourtant, quand j'écoute  
attentivement leur langage, quand j'analyse l'attitude  
de leur esprit, au fond de leur pensée, leur credo politique,  
je les trouve plus radicaux qu'ils ne s'imaginent; je  
trouve qu'ils prétendent faire, sans s'en bien rendre compte,  
aux théories radicales, qu'ils ne mesurent pas du  
moins, avec clarté et certitude, l'immense et le danger.  
Leur modération <sup>semble</sup> tenir à leur situation supérieure, à  
leur expérience des affaires, plutôt qu'au fond même  
de leurs idées. Ils ne font pas tout ce que veulent  
les radicaux; mais, même quand ils les refusent, ils  
en suivent l'esprit de pensée comme eux. Et c'est là ce  
qui m'inquiète, c'est que cela que je voudrais les voir  
inquiéter et vigilants eux-mêmes. Car il y a beaucoup  
de libéraux, et beaucoup de choses dans le parti libéral,  
que j'admire, que j'aime, que je crois les utiles  
nécessaires même à l'Angleterre dans la voie où elle  
est entrée. Mais en même temps quelle sorte bien de  
cette voie, quelle en sorte sans bouleversement social,  
que son noble gouvernement mis à cette rude épreuve  
soit capable de se conserver en se modifiant  
et de défendre la société moderne contre les malades  
qui la travaillent en reformant lui-même ses propres  
abus. Ce serait là, Madame, une belle œuvre, une  
œuvre de grand et salutaire exemple pour tous les  
peuples. Mais elle est difficile, très-difficile, et elle  
ne s'accomplira qu'autant que le vœu des idées et des



2015

passions radicales, qui s'efforça de pénétrer dans le  
gouvernement, en sera au contraire bien connu et bien  
combattu. Les whigs et Tories, se disputent ensuite  
le pouvoir, ou (ce qui serait plus sage) se rapprochent  
pour l'exercer ensemble, tout sera bon, pourvu que la  
vieillesse, dissidence, les vieilles rivalités, les rancunes de  
les prétentions purement personnelles, se taisent devant  
le danger commun.

Vous voyez, Madame, que moi aussi j'ai mes  
utopies. Si vous étiez ici je vous les dirais. Vous êtes  
loin, je vous les écris. Quelle différence ! vos lettres  
sont charmantes, mais votre conversation, c'est vos lettres  
plus vives.

Lundi 17 - Dix heures du matin.

Je continue, Madame. Surtout je reviens  
d'Angleterre en France. Vous m'avez quelquefois  
parlé d'homme de l'ardeur des animosités politiques  
dont je suis l'objet. Laissez-moi vous l'expliquer  
comme je me l'explique à moi-même, sans  
detours et sans modestie.

Je n'ai jamais été, avec mes adversaires,  
violent ni dur. À aucun, je n'ai fait le moindre  
mal personnel. Avec aucun, je n'ai eu rancune  
de ces querelles d'homme à homme qui rendent  
toute bonne relation impossible. Mais le parti  
révolutionnaire, radical, qui s'appelle le parti  
libéral, avait toujours été traité, par ceux-là

parlé un peu  
beaucoup. Je  
bien plus vif  
moral de ces  
jusqu'ici respect  
abaissés. Quel  
changera. S'il  
Je ne l'ai pas  
Angleterre l'est  
en est d'indisposé  
contester obstinément  
réformer, quelque  
mettre des gens  
et de s'adapter  
c'est des idées de  
réformer de faire  
les passions et  
réformer ; c'est à  
l'agit. Les idées  
c'est la souveraineté  
jalouse des supérieurs  
jouissant mal  
l'esprit ; c'est la

même qui le combattions, avec un secret respect. On le taxait, d'exagération, de précipitation; on lui reprochoit d'aller trop loin, trop vite. On ne lui contestait pas la vérité de ses principes, la beauté de ses sentiments, et l'excellence de leurs résultats quand le genre humain devoit assez avancer pour les recevoir. Les partisans absolus de l'ancien régime étoient seuls, quant au fond des choses, ses antagonistes déclarés, et ceux-là, il ne s'en souciait guères. Le premier peut-être, avec un peu de bruit du moins, j'ai attaqué le parti de front; j'ai soutenu que presque toutes ses idées étoient fausses, ses passions mauvaises; qu'il manquait de lumières politiques, qu'il étoit aussi incapable de fonder la liberté publique, que de manier le pouvoir; qu'il n'avoit été et ne pouvoit être qu'un artisan passager de démolition; que l'avenir ne lui appartenait point; qu'il étoit déjà vieux, usé, on savoit plus que lui, et n'avoit plus qu'à céder la place à des maîtres plus légitimes de la pensée et de la société humaine. C'étoit là bien plus que combattre le parti; c'étoit le décrier. On lui contestoit bien plus que le pouvoir actuel, je lui contestois tout droit au pouvoir. Je ne lui demandais pas d'ajourner son empire;

J'entreprendois de le détronner à toujours. La question, le bon droit. & entre le parti et moi, n'a peut-être jamais été encore longtemps; posée aussi nettement que je le fais là. Mais il l'avenir appartient à lui bien d'avoir la portée de l'attaque. Il demande à la s'est senti blessé dans son amour propre, menacé dans son avenir, et il m'en a voulu infiniment plus qu'à tous ceux qui demeuraient courbés sous son joug en désertant la cause, et le flattaient en le trahissant.

Je ne parle pas des accidents que j'ai essuyés dans cette lutte, ni des rivalités où je me suis trouvé engagé. Ce sont là de causes d'animosité qui se rencontrent à peu près également dans la vie de tout homme politique. Mais s'il y en a une qui me soit particulière et vraiment personnelle, c'est celle que je viens de vous indiquer.

Croyez-moi, Madame, n'ayez nul regret pour moi, à cette situation. Sans doute, elle m'a suscité, et me suscitera peut-être encore des difficultés graves. Mais elle fait aussi ma force; elle fait, s'il m'est permis de le dire, l'originalité et l'énergique vitalité de mon influence. Dans cette guerre raisonnée, systématique, que j'ai soutenue contre l'esprit révolutionnaire, les chances, j'en suis convaincu, sont pour moi comme

Le puis vous tous les jours, peut prévenir la quand elle exi

Quelle lettre, le Mais aussi par contractes l'h de pousser tout chers? Pourquoi qu'il se met et parcoure de le dirai pas qui me plaira aussi ce qui que toute la Madame, n'est rien dit aujour sembler et acc

La question, le bon droit. L'esprit révolutionnaire nous menace  
mais, etc. encore longtemps; mais il nous menace en reculant; &  
Mais il l'avenir appartenant à ceux qui le chasseront en  
laques. Il demandant à la société nouvelle satisfaction et sécurité.  
Après, menacé  
infirmité  
pour les  
flatteraient  
Re puis vous savez bien que vous m'apprendrez  
tous les soins, toutes les douceurs par lesquelles on  
peut prévenir les animosités, politiques, ou les atténuer  
quand elles existent déjà.

2 heures.

Je j'ai essayé  
une fois  
d'ambassade  
dans la  
situation  
meilleure  
Je  
regret, pour  
la ma santé,  
difficulté  
elle fait,  
abilité et  
me. Dans  
que j'ai  
ire, les  
moi comme  
Quelle lettre, bon Dieu! un vrai pamphlet politique!  
Mais aussi pourquoi m'avoir fait si rapidement  
contracter l'habitude, et bien plus encore le besoin  
de penser tout haut avec vous, et sur toutes  
choses? Pourquoi mon esprit va-t-il à vous dire  
tout ce qui se met en mouvement? Je sais bien le  
paragraphe de tous ces pourquoi; mais je ne vous  
le dirai pas aujourd'hui. Il paraît que c'est ce  
qui me plairait le plus à vous dire. Mais c'est  
aussi ce qui m'entraînerait plus vite & plus loin  
que toute la politique du monde. Adieu donc,  
Madame, adieu; quoiqu'en vérité je ne vous aie  
rien dit aujourd'hui qui réponde à ce qui  
vous tient et occupe réellement mon âme.